





I

Quelques mois se sont écoulés. L'été a fait place à l'hiver tonkinois, triste lorsque tombe le crachin en milliers d'imperceptibles gouttelettes, plus souvent doux comme le printemps de France en ses plus beaux jours. Le pays est très calme. La répression si énergique et si soudaine a calmé le patriotisme et les instincts pillards des bandes. Leurs méfaits se limitent à des rapines négligeables. Un passage de *partisans* annoncé a causé quelques craintes : ils ont tenté de gagner la Chine par une route détournée.

Sen est telle, à peu près, qu'au premier jour, mais, maintenant, elle est chez elle. Son panier a pris place entre une petite malle et une cantine hors d'usage; sa boîte à bétel traîne d'un coin à l'autre, sur les lits, les pliants, la table, ou même par terre. où Beaupoil la flaire avec des airs dégoûtés.

Les meubles sont siens comme la demeure est sienne. Elle préfère cependant à l'étroite couche de campement sous sa moustiquaire, le grand lit de fumerie monté sur quatre nœuds de bambou,



auxquels les tiges conservées font un ornement bizarre, qui s'entrelace au centre après avoir dessiné des arabesques. C'est là qu'elle se tient le plus souvent : les nattes sont fraîches et molles sur le plancher de bois épais, il lui rappelle celui de sa maison où toute la famille, le soir, se réunit lorsque le mandarin a terminé sa fumerie. Ce sont les mêmes ustensiles minuscules, la lampe, les pots, les aiguilles, les mêmes pipes et pour appuyer la tête, les mêmes oreillers de jonc tendu très fort sur un cadre de bois.

Les murs, ici, sont ornés de panoplies où les piques voisinent avec les grands coupe-coups rouillés, les sabres chinois, les lames barbelées, les armes de pagode aux ors éteints et à la laque ternie, les grands drapeaux lourds et les petits fanions faits de couleurs criardes et entourés de découpures. Tout cela provient des échauffourées où les siens furent vaincus, des villages pillés, ou de dons bien humbles, offerts avec une profonde humilité. Sen connaît, pour les avoir vues un soir, réunies en tas, quelques-unes de ces armes, et le plus beau des sabres, celui dont le fourreau est le plus vieux, dont les incrustations sont les plus chatoyantes et les plaques d'argent les plus finement ciselées, n'est-elle pas habituée à le contempler depuis son enfance ?

Il y a aussi, accrochées au mur, des musiques dont elle sait jouer, la guitare à long manche, au corps couvert de peau de serpent, la cithare plate dont le son est harmonieux et même une série de gongs de toutes tailles bronzés par le vert-de-gris.

Cette réunion de tout le bric-à-brac de sa race est vite devenu familier à ses yeux. Elle a retrouvé, assemblés, les ornements de ses dieux, les armes de ses frères. Sa venue n'a rien modifié, son bagage n'étant pas encombrant, et, elle-même, si petite, si gracieusement *bibelot exotique*, n'est sans doute qu'une pièce de plus dans la collection.

Sen s'était installée entre les deux capitaines. Elle savait à peu près la différence de leurs grades, quoiqu'ils vécussent sur un pied d'égalité. Son mari était le grand capitaine, l'autre le moins grand capitaine, en réalité simple garde-principal du rang de sous-officier.

Depuis le lendemain de son arrivée, la vie de la fillette n'avait pas changé. Des occupations futiles, des flâneries sans but, même sans rêve, ne laissaient pas place à l'ennui, le décor et le rang social seuls étaient différents. La chique de bétel était toujours un expédient commode et agréable pour les moments vides. Sen avait assumé deux lourdes tâches. La première la contraignait à rouler des cigarettes, toutes les cigarettes que les officiers fumaient, la seconde consistait à en brûler une grande partie, les fins tubes lui paraissant préférables aux petits coulets indigènes.

Fumer, chiquer, écouter les longues histoires de Méo, dont le répertoire était inépuisable, chanter lorsqu'elle était seule, telle était l'existence annamite de Sen, la petite congai. Outre la préparation des cigarettes, sa vie européenne exi-



geait l'emploi de quelques mots appris, un jeu de coquetteries et de petites mines et le soir le soin des pipes. Je sais bien que ce n'était pas tout, — à quoi bon dire le reste qui, évidemment, justifiait seul son séjour au camp. Ce reste était jusque-là demeuré assez accessoire. Bonneaud y trouvait l'apaisement de ses sens ; Thi-Sen n'y retrouvait plus l'émotion du soir où elle espérait et craignait à la fois... Elle ne savait pas encore aimer et recevait les caresses avec un visage toujours impassible, des nerfs indifférents... étant restée très petite fille encore, très petite Annamite, malgré ces six mois vécus à côté de son grand mari...

Elle apparaissait, en général, à l'heure de la sieste, comme pour faire une visite, à la façon des courtisanes de la ville qui distraient, à certaines heures, les jeunes gens. Elle revenait de promenade, après son déjeuner, ou avait interrogé, pour la millième fois, l'horizon, sans raison. Le garde somnolait sous sa moustiquaire, l'inspecteur dormait sur un côté du lit de camp. Sen prenait l'autre place et la gardait jusqu'à l'heure du dîner, toute seule après les notes éclatantes de la diane qui appelait au dehors les deux Français.

Elle mangeait sous la véranda. Il était rare que Méo s'assît près d'elle, parce qu'il n'était qu'un simple linh, quoiqu'interprète et cuisinier. Un petit garçon lui servait gravement les plats préparés à son intention, pour accompagner les boules de riz blanc qui se poussent dans la bouche à l'aide des bâtonnets.

La nuit était à ce moment venue. Les photo-

phores dessinaient de grandes ombres sur les murs blancs où les trophées militaires se transformaient en ornements fantastiques. La sonnerie du soir marquait l'heure des pipes.

La fumerie était longue et silencieuse. L'inspecteur et le garde couchés, Sen assise entre leurs pieds, semblaient se comprendre sans se parler. Chacun cependant s'absorbait dans son rêve. Bonneaud grillait surtout des cigarettes ; six ou sept fois, dix au plus, dans le cours de la soirée, il prenait le bambou posé près de lui, lentement il préparait la boulette, longuement il la malaxait sur le fourneau et fîrait la bouffée comme avec regret. Le grand charme qu'il trouvait au poison était de le voir, de le sentir à sa portée, toujours menaçant, et de lui résister sans cesse. Il n'était pas vraiment fumeur, comme son compagnon qui rarement s'interrompait avant l'anéantissement complet.

Bonneaud gagnait alors son lit et Sen prenait sa place. Elle s'endormait tout de suite pour se réveiller bien avant le jour. La veilleuse était morte, sans que le garde ait fait un geste pour la rallumer ; il reposait, immobile, les traits tendus, le regard figé, ressemblant à peine à un être vivant.

Jusqu'au tintement du réveil, Bonneaud ronflait. Aucun bruit, aucune parole ne l'éveillait, il ne pouvait entendre qu'un cri d'alerte. Quelquefois ses bras s'enroulaient dans la moustiquaire, déchiraient l'étoffe ou arrachaient l'armature et le lendemain on le trouvait empêtré dans la mouseline. Souvent, son ronflement, réglé toujours au



même diapason, avait paru très ridicule à la fillette, mais elle avait fini par s'y accoutumer et ce bruit était devenu à la longue aussi indispensable à la nuit, que l'appel des sentinelles.

A l'heure marquée, l'horloge sonnait et aussitôt le clairon répondait. Le matin entraînait dans la chambre par les stores, frais, léger, enchanteur. Le camp bruissait ; après la demi-mort du sommeil, la vie éclatait.

Thi-Sen s'appartenait pour de longues heures. Les *capitaines* s'en allaient à cheval dans la campagne pour leur promenade toujours identique ; le village, le sentier des rizières ou celui de la montagne. Il ne restait pour surveiller Sen que Paoli, tirant avec une grande fureur sur sa corde et Méo. Méo dormait ; il consacrait la plus grande partie des nuits qu'il ne passait pas au village à des rendez-vous dans le voisinage de la maison, sous la véranda, dans un coin du jardin, dans l'écurie même, au risque de mettre en fureur les petits chevaux. Les miliciens manœuvraient dans la cour, les femmes préparaient le repas. Sen commençait par faire une toilette si rapide que la confection du chignon, si importante pourtant, demandait à peine quelques minutes. Les petits garçons s'empresaient au nettoyage car les miliciens devenus d'aristocratiques personnages préoccupés uniquement de leurs armes, ne prenaient aucun souci des corvées.

Sen donnait cet instant à l'art. Pinçant une musique, elle entamait un chant, souvent le même. Il était très long, interminable. Elle le prolongeait

au gré de son caprice, improvisant au besoin, recommençant avant d'avoir fini, sans jamais se lasser ou se fatiguer.

Elle était très comique et, paraît-il, si ennuyeuse que les blancs l'ayant surprise au milieu d'une strophe, après avoir beaucoup ri, l'avaient priée de s'arrêter.

Les miliciens étaient troublés dans leurs exercices. Un public de femmes et d'enfants, qu'il avait fallu renoncer à chasser, se pressait aux portes pour écouter Sen chanter. Jamais une mélodie n'était arrivée à sa fin, jamais une légende n'avait été terminée. Le galop des chevaux l'interrompait toujours. Les auditeurs se retiraient désappointés et Thi-Sen accrochait l'instrument au moment où les miliciens portaient les armes.

Une journée nouvelle allait commencer. Thi-Sen pouvait errer à sa guise, à la condition que ce fut sans musique et sans chant.



## II

Ces journées étaient effroyablement vides. Thi-Sen, ayant le même genre de vie que dans son village natal, ne sentait pas l'ennui, il pesait durement sur celui qu'elle appelait son mari.

Bonneaud était habitué aux flâneries de la caserne, aux jours sans occupation, il était habitué aussi à la torpeur des camps coloniaux, lorsque la troupe reste pendant plusieurs semaines en expectative, mais avec le bruit et le mouvement des camarades, l'atmosphère que crée la vie côte à côte d'une réunion d'hommes doués à peu près des mêmes instincts, des mêmes pensées, des mêmes désirs.

La maison était peuplée cependant et le camp grouillait comme une place de marché. Bonneaud se sentait le seul soldat de cette troupe, le garde n'était qu'un figurant, un comparse, si muet qu'il ne pouvait être compté. Le pittoresque des militaires l'avait amusé. Il avait même tenté, par curiosité instinctive, de découvrir les raisons souvent complexes et contradictoires de leurs sentiments, de percer leur raisonnement, de découvrir leur

mentalité. Cet essai de psychologie fut rudimentaire. Bonneaud nota ce qu'il avait déjà remarqué : le côté enfantin du caractère, le ridicule de la comédie conjugale, la ruse, les instincts. Il conclut vite à un ensemble humain mais bestial, dont il importait de se méfier, et qu'il fallait mépriser.

L'administration de ce coin de pays, après sa prompte organisation, lui avait donné de grandes satisfactions d'amour-propre. Il avait fallu cette campagne du Tonkin et la formation des milices pour qu'il put sortir des emplois subalternes. Adjudant depuis plusieurs années, médaillé, il avait obtenu d'être nommé dans la garde indigène. Un rêve, qu'aussitôt ébauché jadis il avait rejeté comme impossible, s'était réalisé : Bonneaud devenu inspecteur se trouvait assimilé au grade de sous-lieutenant. Son zèle, ses notes militaires, sa réputation de bravoure et de sagesse lui avaient valu le commandement de ce camp avec les attributions, les fonctions incombant à tous les chefs militaires. Il n'aurait jamais osé espérer tant.

Sa mission avait été couronnée de succès. La domination s'établit promptement ; — il s'agissait surtout de créer. Les villages s'étaient soumis devant une autorité ferme qui ne paraissait reculer devant rien. Bonneaud avait attribué à son mérite seul cette pacification. Les paysans préféraient s'en rapporter pour leurs litiges à la justice de leurs mandarins, sans jamais faire appel à son intervention. Leur calme parfait, leur bonheur n'étaient qu'apparents. Ils s'inclinaient presque toujours devant la justice annamite qui ne se trom-



pait guère qu'en connaissance de cause et ne demandait pas l'emploi d'interprètes fantaisistes.

L'inspecteur avait réussi à donner à son poste un véritable air de campement militaire, ses miliciens étaient dressés comme des recrues en France, l'emploi du temps, les exercices, les corvées, l'instruction étaient calqués sur ce qu'il avait appris à commander sous les ordres de ses officiers.

Pour un peu, il eut appelé sa chambre la Salle d'Honneur et celle du garde : le Bureau.

C'était d'ailleurs un vrai bureau, comme l'autre avec ses panoplies et ses drapeaux peints sur le mur pour porter le nom des miliciens tués ou blessés, était une vraie salle d'honneur. Bonneaud avait été non seulement un soldat, mais encore, longtemps, un paperassier. Du temps où les deux larges galons ornaient ses manches, il avait gardé l'amour des écritures. Une grosse difficulté s'était présentée pour satisfaire ce goût jusqu'au jour où son subalterne, bon instructeur quoique incapable d'écrire, avait été remplacé par un autre qui ne savait du métier militaire que le travail du sergent-major. Il l'avait résolue jusqu'alors en étant à la fois scribe, fourrier, chef et capitaine — que dis-je, capitaine, non, colonel, vraiment d'une petite armée ! Le papier et les plumes manquaient bien. Les états ne furent pas moins toujours dressés, sur des dos d'enveloppe, du papier d'emballage et même des feuilles chinoises qui ne pouvaient guère supporter que le pinceau. Avec de la patience et du doigté, les plus minces, les plus soyeuses supportèrent les roseaux taillés comme

les plumes dont usaient nos aïeux. Situation, états, bons, rangs de taille, classifications de toutes sortes, aucune pièce ne manquait. Bonneaud en était fier. Tout cela, évidemment, avait été conçu en même temps que le plan général, lorsqu'on lui avait donné mission de s'établir en un point non déterminé et d'y construire un fortin.

Son œuvre véritable lui échappait, — celle-là aurait dû surtout le rendre très fier. Le village voisin, presque une petite ville, canton en passe de devenir huyen (ce qui correspond à nos sous-préfectures) avait été entièrement créé par lui.

Quelques huttes, très délabrées, se dressaient là, résistant avec entêtement aux pillards, fournissant peut-être son contingent ou payant impôt. D'autres, plus loin sur le fleuve, abritaient de place en place quelques familles. La sécurité que promettait le voisinage du camp, la réunion des soldats avaient en quelques semaines attiré les pêcheurs et les paysans. L'agglomération était créée, elle fut vite très prospère et sans cesse, de nouvelles cases nécessitaient l'agrandissement de la barrière de bambou ; le Chinois, le mandarin, les notables avaient établi des maisons stables dès les premiers mois et le marché avait été aussitôt fréquenté. Ce village, dont il n'avait pas conçu la création, pour la construction duquel il avait donné à peine quelques prescriptions, était une conséquence du prestige qu'il avait su acquérir. Il aurait dû en être très orgueilleux et revendiquer cette œuvre ; il n'en savait pas apprécier la valeur.



L'ennui ne tarda pas ensuite à s'appesantir sur lui, l'ennui de l'acclimatation, lorsque l'esprit n'est plus occupé, lorsque l'énergie n'est plus tendue. Il s'y mêle de la mélancolie, du regret et surtout de l'incertitude. On dirait que l'esprit obéit à une influence, qu'il voudrait être charmé, mais que cela est impossible. Cette tristesse est une sorte d'hommage — qui ensuite revient de temps en temps — rendu au sol natal. Elle marque que le souvenir n'est pas effacé par la patrie d'adoption, au moment où commencent à naître de nouvelles attaches avec un autre pays. Elle n'est ni nerveuse, ni aiguë, ni superficielle. Née d'une crise morale, toujours involontaire, parfois inconsciente, que la volonté ne peut guérir, elle est cruelle et elle séduit. Elle ensorcelle aussi un peu, les traces qu'elle laisse sont douces. Quel est l'exilé qui, au milieu du tumulte d'une ville étrangère, ou dans la beauté d'une solitude merveilleuse, n'a senti la nostalgie et, en ayant souffert, n'accepterait d'en souffrir encore ?

Les distractions étaient rares, les autres postes se trouvant à de grandes distances sans communications faciles, et le passage d'un Européen était exceptionnel. Les attraites du village étaient limités. Il ne convenait pas que Bonneaud fréquentât assidûment le mandarin, et l'eût-il fait qu'il n'y eût trouvé aucune joie. Ni le Français, ni l'Annamite n'appartenaient à cette élite intellectuelle qui permet toujours à deux individus de civilisation opposée de s'intéresser l'un à l'autre.

La Mission était presque voisine. Il fallait cinq heures pour s'y rendre, trois pour en revenir, — la distance s'apprécie selon la latitude. L'église, une maisonnette très pauvre, toute neuve, comptait peu de prosélytes : elle abritait un bon vivant dont les privations n'avaient pu ternir la belle humeur. Il rendait dix visites pour une, ses occupations spirituelles s'accommodant aisément de son absence. Il apportait toujours une grande gaieté, un entrain endiablé, buvant comme un moine de Rabelais, plaisantant à l'occasion comme un soudard et ne touchant jamais aux questions que sa foi sincère devait défendre contre l'athéisme de l'inspecteur. Il savait être le meilleur et le plus habile des missionnaires, tout en demeurant un ami fort agréable.

La chasse, la pêche, les promenades à cheval n'étaient possibles qu'à certaines heures, lorsque le soleil, même le soleil d'hiver, n'avait pas encore toute sa force... La chasse et la pêche demandaient de grands préparatifs et souvent Bonneaud décommandait au dernier moment le départ ou se sentait las avant d'avoir gagné l'endroit choisi.

La bibliothèque du poste se composait de quatre volumes tout juste, que le garde avait apportés avec lui. Bonneaud ignorait la joie du livre. Il n'avait jamais pu dépasser la dixième page. Les journaux même l'intéressaient à peine, lorsqu'ils lui parvenaient, deux mois après leur publication, salis et déchirés par le voyage.

Quand l'ennui était trop aigu, que le sommeil semeur d'oubli restait rebelle, il commençait une



longue lettre avec la volonté de dire tout ce qu'il éprouvait : ses tristesses, ses regrets, ses joies ; ainsi quelqu'un, au loin, qui l'aimait et qu'il aimait, partagerait sa vie... Cette pensée était déjà un réconfort et bravement il se mettait en quête du plus beau papier. La table rangée comme pour une revue, les plumes prêtes, Bonneaud s'asseyait. Il imaginait déjà les phrases s'alignant pour dépeindre le camp, pour mettre à nu son âme, et l'émerveillement des gens qui les liraient au pays... L'ennui serait parti avant la confidence achevée... Dès les premiers mots il s'arrêtait, son regard rencontrait la barrière d'enceinte, et rien autre, sur le fond bleu du ciel. Il cherchait, s'interrogeait en vain, il ne trouvait rien, rien, rien que cette haie de bambou et ce diable de ciel bleu. Alors honteusement, très vite, il traçait quelques mots, les mêmes toujours, sur le temps, sur sa santé. Le pittoresque de sa vie, la sauvagerie de la brousse se traduisaient en deux phrases banales, sans sens précis. Ce *sacré pays* ne l'inspirait pas ! Et il l'aimait pourtant, déjà, inconsciemment, plus qu'il n'aurait voulu l'avouer.

Alors il rédigeait un rapport. Ce que Bonneaud ne savait écrire dans une lettre, il l'exprimait sans le vouloir, dans une langue un peu dure certes, avec des incorrections et des fautes. Pour ses supérieurs, il entrait dans les détails minutieux de sa vie, — on l'aurait bien étonné en lui disant que la suite des faits, des incidents, qu'il contait ainsi, en termes rudes et naïfs à la fois, formait tout à fait cette lettre qu'il lui était impossible d'écrire.

Les gens frustrés, ses pareils, savent en général tromper leur lassitude par quelqu'innocente manie qui les sauve lorsque le courant de leurs occupations se trouve soudain modifié. Bonneaud ne savait ni dessiner, ni peindre, ni sculpter l'os, ni travailler le fer, ni construire de petits bateaux, ni faire de vilaines petites choses incommodes avec des jolis bouts de bois. Il ne savait qu'être soldat — de préférence dans un lieu où beaucoup d'autres l'étaient en même temps que lui.

...Il lui restait une ressource, la ressource suprême et divine des pays jaunes, celle dont usent les mandarins au fond de leur yamen, les pauvres travailleurs sous leur toit de chaume sitôt qu'ils possèdent quelques sapèques... le poison qui rend les dieux des hommes et les hommes des dieux... l'opium.

Bien avant de débarquer il avait entendu prononcer son nom, sur le transport qui charroyait les Français à la conquête du pays ; les matelots, les soldats, les officiers, du plus jeune sous-lieutenant au plus vieux chef, le prononçaient avec respect, avec un effroi ému, comme s'il portait en lui les grandes peurs humaines et les grandes joies : l'illusion, l'ivresse, l'oubli, la folie, la mort.

Et beaucoup s'en étaient inquiétés avant de penser aux ennemis, avaient couru bien vite se livrer, comme jadis aux temps des légendes les marins qui désiraient les sirènes dont les baisers allaient cependant les entraîner dans l'abîme...

Beaucoup étaient tombés, après quelques semai-



nes de bonheur — non dans la folie ou la mort, mais dans une veulerie complète, un hébètement insurmontable. Les plus beaux gars, les plus braves soldats, — des hommes dans toute la joie de leur force et de leur jeunesse, — les premiers, avaient succombé parce qu'ils s'étaient donnés avec toute leur fougue. Il n'était resté d'eux que de misérables carcasses dont les Jaunes riaient et dont la guérison était malaisée.

Bonneaud avait vu cela. Chargé par devoir de poursuivre la drogue, il avait, par discipline, résisté à la tentation. Le temps d'affolement passé, il avait pu y goûter en toute connaissance de cause, sans danger, tant il était maître de sa volonté.

Il avait fumé, un peu par goût, beaucoup par esprit d'imitation, sagement, en limitant ses pipes, en délaissant la fumerie pendant plusieurs semaines, pour ne pas créer une habitude impérieuse...

Quand, investi d'une grande responsabilité, il avait quitté Hanoï, le danger était écarté. Le sentiment du devoir, la crainte des responsabilités l'avaient protégé, comme la discipline l'avait sauvé aux premiers jours, des fumeries qui peuplent les solitudes, allègent le corps, transforment en quiétude les désespoirs, en bonheur les indécisions, en paix les douleurs et, mirage irrésistible, en illusion de réalité les espoirs incertains et les désirs à peine nés.

Le garde fumait beaucoup. Il n'était plus de ceux qu'on peut sauver ; le poison le tenait. Amicales remontrances, longs raisonnements à peine écoutés, observations, menaces, tout avait échoué.

Lorsqu'il était seul au camp, par reconnaissance pour le chef qui le traitait en camarade, il savait résister cependant — l'ayant juré. Il ne lui restait plus que cette dignité dans la parole donnée ; il employait tout son reste d'énergie pour ne pas succomber. Et Bonneaud au retour le trouvait si torturé, si affolé qu'il le dirigeait lui-même vers le lit de camp dès l'arrivée. Ce n'est qu'après la dixième pipe qu'il demandait des nouvelles de l'expédition,... la réponse ne devait lui parvenir que dans l'irréalité de son rêve, agrandie ou amoindrie, exagérée en bien ou en mal.

Bonneaud, si fortement sain, avait pour ce faible une sorte de mépris affectueux. Il le regardait comme un cadet atteint d'une maladie incurable, qui le sait, veut jouir de la vie, et sur lequel on ne peut rien... et vraiment, maintenant qu'il avait tout tenté, il ne pouvait plus que chercher à lui *sauver la face*. Le paysan sans instruction donnait un bel exemple de solidarité humaine, en cachant les tares, en protégeant l'honneur de son inférieur, d'intelligence et d'éducation raffinées, de naissance presque illustre.

L'histoire de Pierre-Marie-Charles de la Lande de Chartonnaix était brève. Ruiné avant d'être riche, mêlé à un monde où l'oisiveté se contente mal de la médiocrité, il avait du premier coup commis la plus grosse faute : un abus de confiance.

Folie, inconséquence, irréflexion ? Nulle circonstance atténuante ne plaida en sa faveur, il fut chassé de la famille, rayé volontairement du nombre des vivants par les siens, tous les siens. Nulle



main charitable ne se tendit vers lui. Il avait dix-neuf ans et fut soldat, aussi durement qu'un garçon du peuple — plus pauvre, plus délaissé, plus seul au monde puisqu'il avait été riche, choyé, aimé.

C'était un sympathique malgré tout. La faute grave méritait peut-être le pardon. Tant d'autres, il est vrai, que leur caractère indomptable a préservés des dangers, tant d'autres, qui n'ont failli ni failli jamais, se trouvent seuls et abandonnés, parce qu'on les avait crus perdus... jusqu'au jour où les prédictions ne s'étant pas réalisées, la famille tente de se reformer autour du dédaigné, de faire oublier le sot orgueil et l'odieux égoïsme de ses craintes !

L'uniforme de marsouin avait enseveli la fierté et la sonorité du nom, le coupable était devenu une unité dans la foule d'un bataillon. Promptement caporal, laborieusement fourrier, la campagne lui avait valu le galon de sergent. Le hasard lui avait donné une protection : un chef que le mystère de sa vie, de sa pauvreté, de son délaissement n'effrayait pas et qui, après l'avoir fait admettre dans la milice, l'avait fait désigner pour le poste où commandait un autre de ses protégés, son ancien adjudant, Bonneaud. Sitôt débarqué, La Lande s'était mis à l'opium avec une telle passion que le moment allait venir où il faudrait sévir.

— « Tu en mourras » répétait parfois Bonneaud, à bout de patience, repris de l'envie folle de le sauver.

— « Peut-être ? Sait-on ? Les Chinois disent que

« l'opium conserve. Et si je mourais, Bonneaud, « quel beau dommage ! On m'enterrerait au pied « du bastion, sous le drapeau. Tu me ferais un « joli enterrement, le Père dirait une belle messe, « les miliciens tireraient une salve. Grâce à toi, « oui, je le sais, ne t'en cache pas, j'aurais une fin « décente, du moins pour la galerie. Je serais « presque tombé au champ d'honneur, en poste « avancé, devant l'ennemi... On ne saura pas avec « quel grand calme d'esprit ! On le dira à mes « neveux... je dois à cette heure avoir des neveux ! « Ils le croiront sans doute et tu te souviendras « d'une belle action ».

Bonneaud se taisait, ne sachant que répondre, attaché à lui, non seulement en souvenir du chef mais aussi par une affection qui grandissait à mesure que le malheureux tombait plus bas. Il pensait avec angoisse, qu'un jour en effet il faudrait faire le joli enterrement, entendre la messe, tirer la salve... et qu'ensuite personne ne parlerait plus du compagnon malade, qui déjà, hors de la fumerie, tenait si peu de place dans la vie du camp.

La Lande vivait, en effet, comme une ombre, parlant à peine, très doux et tout à fait déprimé. Des pensées très lointaines semblaient le ronger, ce n'était qu'en apparence — car il était perdu dans un rêve et poursuivait sans cesse une vision chimérique. L'opium avait transformé la campagne tonkinoise en un décor fantastique où les êtres réels se mouvaient parmi d'autres irréels qui s'approchaient seulement dès que la nuit tombait.



Pendant le jour il était tenu encore, après la première pipe qui calme le réveil éccœuré, aux promenades du matin, au travail de bureau dont la machinale routine s'accordait avec sa chimère ; avec les ténèbres, le rêve recommençait — et alors, seulement, il était vraiment heureux.

La présence d'un tel compagnon n'était pas de nature à égayer Bonneaud. La nostalgie avait été le grand mal des premiers mois. Le souvenir de la vallée du Rhône où les mas dorment au bord du fleuve, l'avait hanté sitôt qu'il s'était senti transplanté pour toujours dans ce pays d'Extrême-Asie. Les champs courbés sous les moissons, le coin natal où il ne finirait, sans doute, pas ses jours le hantaient devant l'horizon de grande brousse — comme le regret de celle-ci, là-bas le torturerait s'il rentrait jamais à la maison familiale où d'autres occupaient sa place... L'obsession s'était affaiblie peu à peu, n'avait plus été qu'un souvenir espacé, de plus en plus, à mesure que les mois passaient.

Thi-Sen n'avait pas été étrangère à ce changement. Sa présence constante de petite esclave soumise et docile, fut un réconfort. Bonneaud entreprit de faire son éducation, il espérait pouvoir transformer la fillette en petite amante d'Europe. Pour y arriver l'inspecteur mélangeait certains souvenirs d'enfance à ce qu'il avait pu connaître des femmes, durant sa vie de soldat. Ce mélange hétéroclite formait une civilisation étrange, pas très raffinée mais si lointaine de la civilisation sino-annamite...

Malgré Sen, malgré ses gentillesses et la joie de sa jeunesse, la gaité méridionale et l'entrain de Bonneaud n'étaient pas revenus. L'ennui s'était effacé pour ne laisser subsister qu'une mélancolie irraisonnée, une tristesse charmée...